

Quel avenir pour l'« or rouge des savanes » au nord du Togo ?

La tomate, ce fruit de couleur rouge vermeil, depuis 1996, a commencé à apporter un réel changement en terme de revenus monétaires annuels aux populations productrices. C'est l'« or rouge des savanes » : les producteurs de la région de Dapaong réalisent des revenus nets allant de 300 000 à 1 000 000 FCFA durant la période de production d'octobre à avril. Des revenus que, par exemple, aucun producteur de coton – le coton étant une culture de rente dont la filière semble être la mieux organisée dans le pays – ne peut rêver réaliser dans cette zone.



Comment a-t-on découvert notre « or rouge des savanes » ?

Avant 1995, à peine quelques dizaines de paysans réalisaient de façon épisodique la production de quelques légumes-feuilles (oseille de Guinée, épinard, haricot-feuille, etc.), de gombo et d'aubergine destinés à leur propre consommation et aux petits marchés environnants.

Pendant ce temps, ce sont le Burkina et le Bénin qui approvisionnaient la capitale togolaise et les autres grandes villes du pays en tomates, oignons et

divers produits maraîchers qui semblaient ne jamais pouvoir être produits dans notre pays.

Convaincus que nous ne pouvions pas réinventer la roue du développement, nous avons décidé d'accorder une place de choix aux voyages d'études et d'échanges d'expériences au Burkina et au Bénin, d'où venaient ces produits très appréciés, en compagnie d'une dizaine de producteurs maraîchers. Ainsi, avant fin 1995, nous avons effectué deux visites l'une au Burkina, l'autre à Malanville au nord du Bénin, région spécialisée en production d'oignons et productrice secondaire en tomate.

Nous y avons parcouru des centaines d'hectares en maraîchage (tomates, oignons, pommes de terre, etc.). Nous avons rencontré des producteurs, des groupements de producteurs, des unions de groupements de producteurs, les services d'appui aux producteurs, des commerçants. Notre délégation a été émerveillée, inspirée, imprégnée de ce que nos confrères des pays voisins font comme travail sur des terres similaires aux nôtres, voire moins bonnes que les nôtres.

Une fois rentrés au bercail, les producteurs ayant participé aux voyages d'échanges commencèrent le dévelop-

pement de la production des tomates, en mettant en place des planches creuses pour mieux retenir l'eau, des canaux d'irrigation gravitaire pour mieux conduire l'eau dans les parcelles, des pépinières, etc. Les courageux prirent des crédits équipement (motopompes et tuyauterie) et intrants (semences et engrais). La production de tomates de cette première campagne fut telle que l'équipe d'appui, sous la pression des producteurs, était obligée de chercher les débouchés afin de soutenir l'action et permettre le remboursement des crédits octroyés. C'est ainsi que nous avons pu « détourner » quelques commerçantes grossistes qui s'approvisionaient en tomates à Kompienga (Burkina) à quelques 70 km à l'est de la ville de Dapaong, et les convaincre de la qualité des tomates que nous produisions sur place. Aussi l'absence de frais de douane pour nos produits a joué en notre faveur, les femmes commerçantes importatrices de tomates payant des frais au poste de douane frontalier.

Nous avons alors organisé les ventes groupées sur les sites de production. Et des groupements de producteurs ont commencé à se constituer. Durant cette première campagne, environ 10 000 000 FCFA ont été enregistrés comme chiffre d'affaire. Jusqu'à ce jour, voir des commerçantes descendre avec de gros véhicules (habituellement, ce sont les femmes qui transportent sur la tête les produits dans les bassines pour aller les vendre sur la place du marché) dans leurs bas-fonds pour acheter « cash » les tomates de notre région semblait inimaginable pour bon nombre de paysans. Mais c'est depuis devenu une réalité, voire une évidence, et progressivement la culture de la tomate a gagné l'ensemble de la zone. Dans ces bas-fonds, après les cultures pluviales, hommes, femmes, jeunes et vieillards se démènent sans cesse pour extirper l'or rouge, durant cette période qualifiée ailleurs de période morte. La tomate est devenue d'année en année une culture de rente qui a supplanté le coton dans cette partie de la région.

Le secteur maraîcher occupe aujourd'hui près de 2 000 exploitants et a énormément contribué à freiner l'exode des jeunes ruraux vers les régions méridionales du pays où ils se livraient au

métayage pour revenir ensuite, tels qu'ils étaient partis, à leur village d'origine. D'environ 15 hectares couverts en maraîchage (essentiellement de la tomate) au cours de la campagne 1995-1996, plus de 120 hectares de tomates sur un total de 150 hectares pour l'ensemble des spéculations maraîchères ont été couverts pendant la campagne 2001-2002. La production globale obtenue est estimée à 1 250 tonnes. Le chiffre d'affaire réalisé lors des ventes groupées avec les « grossistes » des grandes villes du Togo que nous avons pu suivre est de plus de 135 000 000 FCFA. Il y a un tel engouement pour les activités maraîchères que nous ne cessons de recevoir des sollicitations d'appui de la part des paysans. Seule la disponibilité de l'eau constitue un frein majeur.

Et l'or rouge se sent menacé par l'or blanc

En fait, il ne s'agit pas d'être contre une culture de rente, le coton, dont la promotion est censée apporter un mieux-être aux producteurs. Mais, dans toute entreprise, à un moment donné de sa vie, il faut avoir le courage de s'arrêter et regarder la réalité en face.

En effet, durant les premières années de l'introduction de la culture du coton dans la région septentrionale du Togo, on a aussi cru avoir notre or, **l'or blanc**, une culture qui permettrait aux paysans de réaliser des revenus substantiels pour améliorer leurs conditions d'existence. Car la recherche de revenus monétaires dans notre région à partir de la récolte des produits vivriers expose toujours les paysans producteurs au problème de pénurie alimentaire lors du départ d'une nouvelle campagne agricole. Les premières années, les producteurs ont gagné à partir du coton de quelques dizaines à quelques centaines de milliers de francs CFA. Le coût des intrants fournis à crédit étaient encore très abordable. Quand le coton a presque envahi toutes les exploitations, les paysans ont regardé, impuissants, les coûts des intrants augmenter, alors que le prix du coton stagnait : à la vente, le prix maximal obtenu au kilogramme de coton de première qualité n'a jamais dépassé les 200 FCFA.

Comment le coton menace-t-il la culture de la tomate ?

Depuis deux campagnes de production maraîchère, les exploitations de tomates font face à une attaque de petits insectes blanchâtres du genre mouche-ron. Ils se déposent sur la face inférieure des feuilles quand il fait chaud, et s'attaquent essentiellement aux fleurs. Conclusion : sans fleur, point de fruit.

Au cours de la campagne maraîchère 2001-2002, 13,75 hectares de tomates ont été entièrement endommagés par ces ravageurs ; ce qui a représenté pour les producteurs un manque à gagner d'une bagatelle d'environ 20 000 000 FCFA, le kilo de tomate ayant coûté en moyenne pendant cette campagne 135 FCFA. À la recherche de la provenance de cet insecte, ce sont les maraîchers eux-mêmes qui ont trouvé le même insecte sur le cotonnier en fin de campagne, pendant les récoltes. Il est tout à fait évident que cet insecte a plus ou moins résisté aux insecticides du cotonnier avant de se transporter sur les plants de tomate. Les essais de traitements avec la combinaison de décis et malathion que nous avons conseillé aux producteurs n'ont pas donné de résultats satisfaisants jusqu'alors. La campagne de production qui a démarré depuis le mois d'octobre dernier enregistre déjà, à travers l'ensemble des sites, des dégâts dont l'ampleur s'annonce désastreuse, si nous ne trouvons pas de mesures adéquates pour enrayer ce fléau. À l'heure actuelle, nous sommes en train de tester un certain nombre de produits insecticides maraîchers, afin de donner des consignes exactes aux producteurs, mais nous tâtonnons encore. Nous lançons un appel à tous ceux qui auraient une expérience en la matière, pour nous la faire partager, afin que nous puissions sauver notre or rouge si chèrement trouvé. ■

Lenne Noigue Tambila, ingénieur agrozootechnicien, responsable technique du programme d'appui à la professionnalisation des organisations de producteurs au sein de l'ONG Rafia (recherche, appui et formation aux initiatives d'autodéveloppement) – B.P. 43, Dapaong – Togo ; nlenne@yahoo.fr